

Deuxième Période

1

Je le sentais bien sous mes pieds le break. Il était comme en flottaison. J'avais demandé à Kornakov d'effectuer une révision générale, de vérifier les niveaux, de changer la courroie de distribution, les freins, les suspensions. Je lui avait lâché une liasse de billets, et je me souviens qu'en sortant de son garage, je l'ai observé dans le rétroviseur, il se tenait avec son air d'épagneul, l'oreille tendue guettant le moindre bruit, mais quand le break a passé le petit promontoire du trottoir, on n'a entendu que l'expiration pneumatique des suspensions : tout était parfait, Kornakov s'était redressé, l'air satisfait du travail accompli, même s'il ne digérait toujours pas le réaménagement du véhicule.

J'avais quitté Abstrack, je suis passé par la colline où mon père m'avait emmené, je me suis arrêté juste pour regarder une dernière fois dans le grand trou noir de la Cité. Ils avaient rallumé les torchères sur la place principale, quatre petits feux au milieu de la béance, j'ai eu peur un instant d'être aspiré, que la voiture bascule sur le côté, se mette à dévaler la pente de la colline, s'enroulant dans des tonneaux d'acier écrasé qui m'auraient projeté à leurs pieds et eux se ruant sur moi. Mais il ne s'est rien passé de tout cela, j'ai remonté la vitre avec un peu plus de précipitation que de normale, j'ai redémarré, j'ai dépassé la colline pour descendre de l'autre côté, là où je n'étais jamais allé. Derrière moi, je sentais le poids de l'héritage, mais j'avais décidé de le liquider, j'allais vendre pièce par pièce, boulon par boulon la collection de mon père, sur les marchés, en lots ou à l'unité, en fonction de la demande. Ce n'était pas une affaire d'argent, l'argent je l'avais là, à côté de moi, des liasses de billets récupérées dans le coffre du bureau, des liasses que Konstantin avait bien rangées comme

des petits lingots de papier, maniaquement empilées, pour rendre propre tout cet argent sale, des billets que j'avais lancés en tas dans un sac de cuir.

Imaginer que ce grand salaud me regardait peut-être de là haut en train de refourguer, au premier venu, pour quelques pièces d'argent, ses précieux trésors, et même s'il ne voyait rien, si là-haut il n'y avait rien, pas même un souffle vide, si toute l'existence de Konstantin Flastair se réduisait à un pet de lapin lâché au milieu de l'univers, cela m'allégeait, tout cela m'allégeait de savoir que je me voyais le faire, moi, Auguste, vendant, petit bout par petit bout, mon père, le dispersant aux quatre coins du pays. Cela aurait pu être ses cendres, c'était de la ferraille, ça aurait pu être sa mémoire, c'était sa carcasse, sa grande carcasse de juge démantibulée.

Plus je pénétrais dans le pays et plus je prenais plaisir à conduire le break. C'était une large masse, comme un bâtiment en mouvement, il était le poids et l'ampleur, une épaisseur obstinée, appuyée sur ses roulements huilés. Il avait pris le rythme posé de ma détermination. Je le laissais presque me porter, je ressentais la fatigue qui montait tranquillement, la fatigue et l'apaisement. Et la voiture semblait posséder sa propre conscience, sa respiration réglée désormais sur la respiration de mon accalmie. Comme un grand cheval qui sentirait son cavalier s'assoupir et qui assouplirait le pas pour atténuer les cahots du chemin.

J'avais filé plein Est, pour échapper au juge de Thoriesch, je me suis laissé pousser la barbe, je devais ressembler à un Robinson, mais les rétroviseurs étaient trop petits, ce n'étaient que des morceaux de moi qui apparaissaient dans les miroirs de la voiture. J'ai regretté de ne pas avoir demandé à Kornakov de les changer. Pendant des jours, j'ai erré, je dormais allongé sur les fauteuils avants, j'avais pris quelques victuailles. Je traversais des paysages qui me semblaient comme de longues vagues que je franchissais dans le flottement du break. Je ne croisais pas grand monde, parfois je dépassais une charrette à pneus, tirée par un maigre canasson et que dirigeait une sorte de paysan un peu crasseux. J'avais récupéré une carte et pendant plusieurs semaines j'ai évité les villes. Je m'arrêtais où bon me semblait, les soirs, je sortais un des réchauds à gaz que mon père avait achetés pour cuire une soupe de quelques pommes de terre ramassées au bord d'un

champ. Il m'arrivait souvent, debout, seul au milieu de nulle part, de me mettre à hurler, à m'époumoner comme un perdu, comme pour extirper, non pas la rage, non pas la colère, mais tous les poils du chat, aspirés pendant toutes ces années, toute la poussière d'Abstrack qui me brûlait les bronches. Mais bien vite il me fallait reprendre mon souffle, et c'est un de ces soirs que je l'ai vu arriver, le chien. Ce n'avait été qu'un son de pattes d'abord. Je venais juste de me taire et dans l'absence d'écho que me renvoyait la campagne environnante, j'ai entendu son pas, le pas franc de celui qui ne cherche pas à se cacher, le trotinement de celui qui vient à votre rencontre, avec l'air efflanqué de ceux qui ne mangent pas à leur faim. Cela s'est fait simplement, il s'est approché dans la vague lueur du réchaud à gaz, a renifflé la soupe chaude et s'est couché à côté de moi, je lui ai donné un reste de saucisse sèche qu'il a happé d'un coup, j'ai gratté ses côtes, le dessous de sa gueule qu'il tendait pour mieux en profiter.

Il est crevé quelques années plus tard, au pied d'un immeuble, recroquevillé sur le fauteuil passager, vieux et mort de froid.